

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 6

Artikel: Lettre à François
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— «Oh! non, Monsieur. Mon mari est au travail. Puis-je lui faire une commission?».

Je ne répondis pas tout de suite car je venais de comprendre le pourquoi de ce regard navré que mon cher Robert posait sur moi. Je comprenais l'absurdité de ce mariage, de cette famille dont il subissait le poids. Je comprenais le drame de cet homme qui avait voulu se vaincre, faire comme les autres, suivre la voie habituelle et pour cela taire en lui des penchants que le monde réproouve. Mais on ne change pas sa nature ni celle de ses goûts.

— «Non, excusez-moi. Je repasserai. C'est pour du travail».

La femme me sourit et referma la porte.

Dehors, je hâtai le pas. Je me sentais infiniment triste, non seulement à cause de mes espoirs déçus mais surtout par la navrante découverte. Il y a des vérités qui font mal; celle-ci fut du nombre. Pendant longtemps je portai en moi la peine ressentie. Un moment, j'eus même l'envie de revoir mon ami Robert, de tout lui avouer et de lui offrir l'affection de mon cœur. A temps, je repoussai l'indigne projet, me refusant à ajouter un nouvel élément de trouble et de désordre dans un petit monde où le bonheur véritable n'avait déjà pas sa place.

Plus jamais je n'entendis parler de Robert. Mais j'ai présent à la mémoire l'étrange éclat de son regard dont j'avais su découvrir le secret.

Lettre à François

Mon cher François!

Pour la première fois, en vous écrivant, j'use du possessif puisqu'aussi bien l'autre semaine, par la faveur d'Eros, en l'honneur de qui, tous deux, nous avons allumé tant de fois des cierges symboliques, cédant — sans honte — à un désir croissant, loisir nous a été donné de muer «nos miens en nôtres». Nous étions si sûrs de notre tendresse, François, si convaincus que celle-ci commandait une communion où nos corps avaient, aussi, leur mot à dire, que vous n'avons pas, pour une fois, craint d'imiter notre maître Socrate décidant un jour, pour s'éprouver, de dormir sous la couverture d'Alcibiade sans le caresser. Nous nous sommes aimés comme des hommes et non pas comme de purs esprits. Nous n'en éprouvâmes aucune gêne si, dans ce don réciproque, nous avons trouvé une joie qui ne se peut comparer à rien.

Sur les bords du lac de Côme, dans le parc d'une villa somptueuse, il est un escalier tendu de gazon entre deux haies de cyprès alignés en sombres tentures. Les rampes de cet escalier sont faites de vasques étagées où, tombant de l'une à l'autre, des gouttes d'eau font une musique merveilleuse . . . Depuis le seuil lointain où notre amour est né, il m'a souvent plu de rêver que, jour après jour, rencontres après rencontres, lettres après lettres, accompagnées de la plus délicieuse musique intérieure, nous montions de pareilles marches, infiniment douces à notre pas. Je faisais là, François, le plus charmant des rêves . . . Mon bras était

posé sur votre épaule et ma main épousait, en la serrant un peu, la naissance de votre bras. Nous montions lentement, comme pour étirer d'adorables minutes, et nos pas étaient marqués d'une cadence bien accordée. Ma jambe effleurait la vôtre. Parfois nous mimions un essoufflement pour nous donner le prétexte d'une pause, l'occasion d'un rapprochement plus étroit. Ma main, alors, quittait votre épaule et gagnait votre cou; votre tête se renversait comme un fruit lourd; je la soutenais dans ma paume; les yeux clos, vous m'offriez la grenade ouverte de votre bouche . . .

De degré en degré, François, nous avons mérité de joindre le terme du grand escalier . . .

Vous en souvenez-vous? Je le voudrais car le souvenir prolonge la joie . . . Nous nous tenions face à face. La tête nous tournait un peu à tous les deux; nous nous accrochions l'un à l'autre pour ne pas céder au vertige. Votre front reposait sur ma poitrine; vous étiez nu; vos mains étaient à mes épaules deux agrafes, d'où pendait devant moi votre corps comme une tunique. Je vous tenais dans mes bras tout entier; vous étiez une chose admirable, soyeuse et souple; et je songeais au bel Idolino de Florence. Mes mains avaient quitté la courbe de votre nuque et commençaient leur beau voyage; elles suivaient vos flancs, les affleuraient d'une caresse si légère que, d'elles, naissaient sur votre peau des frissons dont vous ne saviez pas s'ils étaient exquis ou pénibles, des ondes ténues comme la brise en dessine à la surface des étangs. (Avez-vous noté tout ce qu'enclôt de sensualité chaude le terme «à fleur de peau»?) Tunique de Nessus précieuse, votre peau collait à la mienne; nos corps épousaient leurs courbes, se soudaient et nos toisons mêlaient leur boucles . . .

Lentement, le désir s'éveillait en nous, précis, et nous envahissait. Nous n'osions plus risquer un geste par peur de troubler le mirage; nous avions fermé nos yeux; nos mains amassaient des images. Nous n'étions plus qu'une statue qu'un souffle plus fort animait, plus chaud, plus brûlant d'instant en instant. Nos deux visages avaient cessé d'être joints par nos joues et nous avions mêlé nos bouches; je sentais votre cœur battre plus vite contre le mien. Nul artisan n'aurait entre nous trouvé le moyen d'un clivage impossible. Nous nous dissolvions l'un dans l'autre . . . Vint l'instant où un même gémissement fusa de nos poitrine . . . François aimé, oublierons-nous jamais ce premier cri?

A ce moment, il nous sembla, François, que nous venions de signer un pacte pour l'éternité . . . Vous souriez . . . Ce pacte, pensez-vous, sera-t-il par nous plus respecté que les autres, ceux qu'on signe dans les chancelleries? François, ne souriez pas . . . Fluides, incessamment emportés à la façon des feuilles sur la rivière, dépourvus d'ancres, mal assurés de notre destin, pouvons-nous jurer d'être fixes quand tout s'en va à la dérive? N'y pensons pas; pourquoi projeter sur nos joies d'aujourd'hui l'ombre triste des lendemains? Vous savez bien, François, que nous ne disposons que de la minute présente; vous savez bien aussi que le merveilleux de l'instant où nous nous sommes donnés l'un à l'autre était fait de la certitude où nous étions que de toute menace d'où qu'elle vienne, nous n'avions cure. Nous tenions si solidement une joie si certaine! Connaissiez-vous, François, beaucoup de certitudes qui soient les égales de celle-là? L'instant d'or éteignait tout ce qui n'était pas lui. Notre passion

faisait fondre le doute, le volatilisait. Prolongeons de toutes nos forces la merveilleuse certitude!

A me relire, j'imagine les protestations des censeurs, et m'en amuse. (Qui écrira la licencieuse histoire des turpitudes tristes, dérobées, des censeurs?) Je les imagine se voilant la face de leurs mains aux doigts écartelés. Je les entends dénonçant l'impudence et l'indécence . . . Ici, je ne puis me défendre de protester, détestant plus que tout l'hypocrisie et le mensonge. Je ne sais qu'une indécence, l'amour qui n'en est pas un et qui ment. Tout amour vrai, tendresse et désir emmêlés, me semble revêtu de la plus somptueuse décence. Les dieux vous ont fait beau, mon cher François, et désirable; votre coeur est sensible et la beauté fait vos délices et puis, il faut bien que je vous dise que vous ne manquez pas d'esprit: le moyen dès lors que vous ne me donniez pas la fringale, que je ne vous chérisse pas, que je ne vous désire pas par mon corps, par mon coeur et par mon esprit, que je ne me serve pas, pour exprimer ce que vous faites naître en moi à la fois de mon corps, de mon coeur et de mon esprit? Mes goûts, diront, furibonds, les censeurs ne sont pas accoutumés. Quelle coutume peut nous commander qui n'est ni mienne ni vôtre? Mentir est-il donc levain pour la vertu?

L'immense joie que nous connaissons, François aimé, nous la devons à notre sincérité. Nous sommes, l'un et l'autre, sinon conformes, authentiques, et c'est ce qui fait notre droit. Tant pis si le Génie de la conservation de l'espèce nous lorgne d'un mauvais oeil. Nous ne sommes pas seulement aux ordres de ce tyran, nous avons flairé ses ruses; nous sommes aussi aux ordres de la personne humaine que nous réalisons. Nous n'acceptons pas de nous mentir à nous-mêmes, et, si nous mentons aux autres, c'est sans joie, en raison de leur cécité et de leur égotisme absurde. — «Je suis ainsi, soyez ainsi!» — Laissez-moi rire! Vous ai-je jamais, mes chers censeurs, reproché d'aimer les dames, de sacrifier ainsi à une autre authenticité?

Le bonheur que nous connaissons, mon cher François, est aussi la récompense de notre simplicité. Nous avons le très grand mérite de traduire nos émotions simplement, avec les instruments, coeur, corps et âme, dont la nature, notre nature, nous a dotés. (Je m'étonne de l'ostracisme des dévôts, gros-jean qui en remontent à leur curé; c'est Saint Clément d'Alexandrie qui a dit: «Nous ne devrions pas avoir honte de nommer ce que Dieu n'a pas eu de honte à créer».

Faudra-il de St. Clément faire le patron des Indécents?) Nous ne voulons pas jouer les renchéris ni les sublimes; nous nous acceptons joyeusement tels que nous sommes. C'est Balzac qui a écrit que «l'homme était le seul animal de sa création à ne pas s'accepter tel qu'il est.» En nous est inclus, pour le temps de notre vie, un principe spirituel dont nous ne savons pas grand'chose mais dont nous pensons qu'il est imprudent de négliger ses exigences. Mais cette âme est enveloppée d'une gaine matérielle qui, elle aussi, n'est pas sans droits. Et pourquoi voudrait-on qu'il n'y ait qu'une forme d'habit charnel pour les âmes?

Nous n'acceptons pas d'être des troubadours, partisan de «l'amour courtois» et désincarné. Nous rions bien quand tombent sous nos yeux ces lignes de l'un d'entr'eux (il avait nom Raimond Sacconnier) qui assu-

rait que «manger de la viande, manger du beurre et du fromage est pêché mortel puisque tous ces produits sont nés d'un coït». Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure. Avis, mes chers censeurs, dénonciateurs de l'uranisme! Je vous avise qu'un autre troubadour (il avait nom Jean de Meung, celui-là, auteur du «Roman de la Rose») ne reconnaissant comme légitime que l'amour pour Dieu et sa sainte Mère assimilait l'amour conjugal à l'amour vénal! A quelles absurdités manquer d'être simple peut conduire!

Si nous passons pour hérétiques, du moins ne sommes-nous pas Cathares, ces fols qui, au XVI^e siècle, s'en allaient prêchant que les plaisirs de la chair ne peuvent être que chienneries.

Nous n'acceptons pas, vous et moi, d'abriter l'amour désolé de Tristan, l'amour inquiet de des Grieux et de Madame Bovary, l'amour à figure de laboratoire de Marcel Proust, l'amour cérébral de Giraudoux, moins encore l'amour radoteur, artificiel, sophistiqué de Paul Claudel. Nous sommes bien libres! Nous nous séparons de la conception de l'amour de tant de romanciers d'hier qui, évoquant l'instant magnifique du geste d'amour, brusquement, ne trouvaient plus d'encre dans leur encrier, usaient pour l'évoquer d'un mauvais latin, traçaient d'hypocrites points de suspension tout au long d'une ligne. Nous nous refusons à nous muer en macrocéphales, petits montres asexués, portant, inquiets et blafards, leur grosse tête sur un corps dérisoire et dépourvu, à la façon d'un potiron oscillant au-dessus d'une noix.

Nous nous acceptons pour ce que nous sommes, des êtres affamés de connaître, d'aimer de façon générale leurs semblables, et quelques-uns, peu nombreux, en particulier; passionnés de rencontrer la Beauté, mais aussi des êtres faits de chair, affamés d'une volupté accordée à leur goût.

Nous n'acceptons pas de dénoncer le plaisir. Alain disait que «les plaisirs ont grand besoin de bonheur». Rien n'est plus vrai, mais ne peut-on pas penser que, l'homme étant ce qu'il est, le bonheur ne se conçoit guère sans plaisir . . . Les plaisirs ne sont pas le bonheur, mais l'amour est capable de faire naître le bonheur dans le sillage du plaisir. Ce sont les plaisirs sans amour qui sont toujours un peu tristes.

Nous avons été loyaux et simples, François aimé, et nous en avons reçu récompense. Quelle récompense! Continuons ainsi et ne nous laissons pas détourner . . . Méritons de connaître souvent, mon amour, la merveilleuse récompense.

Je vous aime bien tendrement

Jean.



Je crois qu'il est excellent que ne soient durables en nous ni l'amour ni la haine. Admettons-le simplement comme un fait de nature, et surtout sans gémissement bête, avec le courage d'un sourire si l'on faible, d'un grand éclat de rire si l'on est moins faible.